

L'avancée de la nuit

Du même auteur

Histoires contre nature
Éditions de l'Olivier, 2006

Corps volatils
Éditions de l'Olivier, 2007
Prix Goncourt du Premier Roman
2008

Le Londres-Louxor
Éditions de l'Olivier, 2010

La Blonde et le Bunker
Éditions de l'Olivier, 2012
Prix Wepler – Mention spéciale du jury
2012

JAKUTA ALIKAVAZOVIC

L'avancée de la nuit

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Illustrations des pages 85 et 86 :
Montagne Sainte-Victoire, Paul Cézanne, vers 1890, musée d'Orsay, Paris.
Blind Time, Robert Morris © Courtesy Fung Collaboratives.

ISBN 978.2.8236.1190.8

© Éditions de l'Olivier, 2017.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Paul se trouvait avec Sylvia quand il avait appris ce qu'il en était d'Amélia Dehr. Au lit avec Sylvia, qui sommeillait ou faisait mine de sommeiller, et les vagues lueurs de l'extérieur, des bateaux-mouches, les habillaient de lumière, passaient indifféremment sur leurs corps, sur les draps, au plafond. Il s'était dit qu'ils pourraient se fondre dans les lieux, dans le décor, et que c'était peut-être cela, le bonheur, ou ce qui s'en approchait le plus. Une vaste entreprise de camouflage, avait pensé Paul.

Ce fut un coup de téléphone, elle était entre la vie et la mort et l'issue, du point de vue de Paul, était certaine, Amélia Dehr n'étant pas du genre à échouer dans ses entreprises. Plutôt, ce suspens traduisait ou trahissait l'état de fragilité, de faiblesse dans lequel elle s'était trouvée, avait dû se trouver, non pour exécuter son geste mais pour le rater, avec une imprécision qui ne lui ressemblait pas. Une imprécision prouvant à Paul qu'au moment où elle était passée à l'acte, elle n'était déjà plus celle qu'elle était. Elle n'était déjà plus Amélia Dehr.

L'autre possibilité, l'autre interprétation – l'idée qu'en elle quelque chose s'accrochait à la vie, refusait de mourir ; que la vraie Amélia Dehr, celle qu'il avait connue, et aimée, et désirée, et détestée : que celle-là était engagée dans la lutte contre la

mort, que celle-là était celle qui perdait, qui perdait tout – cela était insupportable à Paul. Il préférait se dire que depuis longtemps celle qui allait mourir n'était plus celle qui avait vécu, qu'elle n'entretenait avec Amélia Dehr, feu Amélia Dehr, que ce rapport incertain qui unit la feuille à l'arbre dont elle a chu.

Elle s'était enfoncée dans la folie, pensait Paul, elle qui avait été à vingt ans une splendeur, à l'esprit vif, à l'imagination ardente, le genre qui allongée dans l'herbe paraissait le prolongement de l'herbe, et plus encore : son expression, sa tendresse – qui, allongée dans l'herbe, paraissait l'intelligence de l'herbe, son génie. La dernière fois qu'il l'avait vue, il avait été choqué de la trouver négligée, et pire que négligée, inattentive, et pire qu'inattentive, *éteinte*. Elle se sentait observée. Elle l'avait fait venir chez elle et lui avait demandé de descendre avec elle dans la cour pour qu'il lui confirme, lui en qui elle avait toute confiance, que d'en bas on ne la voyait pas, à son bureau. Il avait mal compris. Il avait préféré mal comprendre, avait été tenté de prendre les choses à la légère, à la plaisanterie. Par tact, ou lâcheté. Ou par un tact qui était aussi une lâcheté. Tu devrais t'y mettre, en ce cas, ce serait plus facile, alors je pourrais te dire si on t'y voit. Ou pas. Elle l'avait contemplé d'un regard qui n'était pas aveugle, pas à proprement parler, mais qui ne le voyait pas. Qui voyait d'autres choses que lui. Qui regardait le creux de son cou, comme si c'était dans ce vide qu'il résidait. Et il s'était senti migrer, son esprit ou sa personnalité ou son âme ; il s'était senti se déporter, tenter de se déporter, vers cet endroit où il n'était pas, ne pouvait pas être, mais où était le regard d'Amélia Dehr. Voilà le genre de pouvoir qu'elle avait encore sur lui. Elle lui avait saisi la main et, en précipitation,

avant que son amour-propre, qui était, pensait-il, tout ce qui lui restait de celle qu'elle avait été, et aimé être – avant que son amour-propre ne l'oblige à ravalier ses mots, elle avait lâché : Non, je voudrais que tu me dises si j'y suis *en ce moment*, il faut que tu me le dises, Paul, je t'en prie.

Elle était de ces gens qui détruisent tout et appellent ça de l'art.

*

À l'époque cela leur paraissait inconcevable qu'une jeune fille, qu'une étudiante, vive à l'hôtel. L'établissement n'avait rien de luxueux, au contraire, il s'agissait de l'une de ces chaînes qui avaient essaimé, une chaîne américaine ; mais la simple phrase *Elle vit à l'hôtel* était, en soi, une outrance, un embrasement. Une fille de dix-huit ans dans un hôtel américain. *Cette* fille de dix-huit ans dans un hôtel américain. Tout le monde pensait qu'elle aurait dû être écrivain, tout le monde sauf elle ; l'écrivain, c'était sa mère, et le fait que sa mère soit morte depuis longtemps ne changeait rien à l'affaire. L'écrivain, c'était sa mère. Elle, Amélia Dehr, était un personnage, et, d'après ce qu'on en voyait, déterminée à le rester. Et si elle en était l'auteur, ou si ce personnage était l'œuvre de quelqu'un d'autre, voilà qui n'était pas sûr et demeurait à décider.

les nuits d'hôtel

1.

Paul n'y avait pas cru, qu'elle vivait à l'hôtel. Mieux encore, ou pire, il l'avait su, puis oublié. On parlait d'elle, à la fac, elle était précédée d'une sorte de rumeur, son corps avant d'apparaître existait déjà, murmuré, mais ce n'est pas les ragots qui intéressaient Paul, c'étaient les filles, et les femmes, et leur bouche, et leur peau. Il avait dix-huit ans, une double, une triple vie. La journée il allait à l'université, il fixait de grands tableaux blancs ou noirs, il échangeait des cours et confrontait ses notes à celles de ses camarades : c'était étrange comme parfois, on aurait juré qu'ils n'avaient pas assisté à la même conférence, puis on tombait sur une ou deux phrases transcrites à l'identique, confirmant qu'ils avaient bien eu la même personne sous les yeux, mais à partir de ces quelques pivots inamovibles le sens, d'une copie à l'autre, se remettait à dériver, en spirales, en approximations, ceux qui comprenaient le mieux étaient ceux qui ne comprenaient rien et qui, terrifiés par leur propre ignorance, s'efforçaient de tout noter.

C'étaient des heures passées au café, en petites bandes ; des filles qui glissaient leurs doigts sur son cuir chevelu et le caressaient, des doigts frais qui jouaient avec ses boucles, exploiraient la topographie de sa boîte crânienne, des doigts légers qui lisaient l'arrière de sa tête comme du braille, à la recherche

d'une clé, fût-elle d'un autre temps, à la recherche des bosses qui livreraient à celles-là penchées sur lui le secret de sa personnalité ou de son âme, les bosses de la luxure, ou de la rapine, ou de la bonté, ou de la fidélité, évoquant sans le savoir des sciences discréditées – alors que le mystère qu'elles cherchaient à percer, ces jeunes filles de dix-huit ans qui le touchaient avec tant de légèreté, était celui de leur propre désir, de leur désir de ce jeune homme en particulier et de leur désir en général, de leur propre luxure, ou de leur rapine, ou de leur bonté, ou de leur fidélité (mais à quoi ?) ; tous ces jeunes gens étaient gais, parlaient trop, fumaient trop, buvaient du café en quantités insensées qui leur faisaient battre le cœur de façon irrégulière, de façon excitante, leurs souffles formaient dans l'air froid de petits nuages, en secret ils étaient farouches et apeurés comme des biches, même et peut-être surtout les garçons, aussi y avait-il peu de contacts francs, et de bouche à bouche encore moins, pourtant ils étaient tous très proches et il suffisait que l'un d'eux attrape un rhume pour que tous attrapent un rhume, sans doute ne se lavaient-ils pas assez les mains.

Puis il y avait les soirées, les nuits, de longues fêtes enivrantes et impersonnelles où Paul perdait ses amis, faisait exprès de les perdre, car lui, avec son torse de nageur et ses cils interminables, on s'en entichait facilement, on lui mettait des verres en main, des verres pleins de liquides purs ou perlés qui parfois le faisaient basculer dans une extrême lenteur, où tout se passait comme sous l'eau et où les gestes n'étaient jamais achevés qu'aux neuf dixièmes, des nuits sur des toits ou dans des caves ou dans des hôtels particuliers ou dans des stations de métro abandonnées, des nuits enfumées, des nuits où il perdait ses

compagnons de vue puis les retrouvait mais parfois ce n'était pas eux, juste son propre reflet, des nuits où on le cherchait en vain pour l'étendre sur un lit, des nuits où il était obsédé par le sexe car à cette époque Paul était sous le coup d'une malédiction ou d'un sortilège, *il n'arrivait pas à perdre sa virginité*, toujours la fille disparaissait ou lui s'en allait ou quelqu'un arrivait ou on changeait de lieu ; mais plus étrange encore, même quand il faisait l'amour, et quelle que fût la définition que l'on donnât de l'acte, qu'elle fût commune ou pornographique ou légale ou para-légale, même quand il introduisait son sexe dans un sexe, même quand il y jouissait avec un tremblement malade impossible à contenir et qu'enfin ça y était, se disait-il, enfin !, le lendemain ou quelques jours plus tard, c'était comme si rien n'avait eu lieu, il était de nouveau vierge, et désespéré de l'être. C'est un cauchemar, pensait-il.

Il dormait peu mais bien ; où qu'il fût, à l'université, au café, dans une maison inconnue ou chez lui, se trouvait la plupart du temps, dans un rayon de moins de dix mètres, un écran où bougeaient des images de meurtre et d'enquête, ou d'enterrement et de larmes, ou d'effondrement et de fuite, ou de questions et de réponses, ou simplement de questions. Et lui, indifférent à tous ces drames, dormait paisiblement. Mais c'était avant Amélia Dehr. C'était avant l'hôtel.

L'argent manquait, son père n'avait pas mâché ses mots, les cours oui, le reste non. Il avait accepté la première offre venue, distraitement, sans même savoir à quoi il acquiesçait ; indifférent ou étourdi, concentré sur autre chose, sa vie qui commençait. De la surveillance – ou plutôt, de la simple veille –

aux heures creuses, à l'hôtel. C'est-à-dire le soir ; la nuit. Il s'y ennuyait. En contrepartie, il suivait les femmes. À leur insu ; parfois en leur absence. Il les cherchait, il les trouvait. Parfois il les perdait, mais c'était un jeu, un jeu auquel il jouait avec lui-même et dont elles ne savaient rien, comme celle-ci qui au sortir de sa chambre disparaît, se volatilise. Pour réapparaître immédiatement, ailleurs que prévu. Elle brûle les étapes, passe d'une petite fenêtre à une autre, comme par magie, sans solution de continuité. Il y avait neuf caméras et autant de cellules sur l'écran de surveillance, qui était l'écran de Paul. Il jouait à être surpris, il jouait à se surprendre ; leurs trajectoires n'étaient prévisibles que dans une certaine mesure, car c'était sans compter les arrêts impromptus, les retours ravisés. On voit le corps, mais pas ce qu'il a en tête. Rien de ce qu'il a oublié dans la chambre, sur la table de nuit, dans la salle de bain ; rien de ses repentirs. Et puis parfois, les moments préférés de Paul, ces étreintes évasives dans les escaliers de secours, dont il ne voyait rien sinon une porte coupe-feu qui lentement, paresseusement, se referme. On ne peut pas dire qu'il aimait son travail, auquel il ne pensait pas comme à un travail mais plutôt comme à un accident, moins que cela même, un *incident*, exactement ce que c'était, un *petit boulot* ; mais on peut dire qu'il aimait regarder les femmes. On peut même dire qu'il aimait les prendre de haut, qu'il aimait jouer (pensait-il) à les prendre de haut, et que c'était le seul endroit, le seul moment où cela lui était possible, par la grâce des caméras, du point de vue plongeant qu'elles lui prêtaient, solaire, comme s'il était dieu ; dieu, ou une simple masse d'air, stagnant près des plafonds. Oui, le point de vue de cet air plus chaud, et donc ascendant, peut-être ces soupirs qu'elles poussaient en se remaquillant aux miroirs infinis de

l'ascenseur, peut-être leur souffle doux ou un réchauffement produit par la simple irruption de leur corps, de leur peau tiède, dans ces espaces vides, trop ventilés ; et ces exhalaisons, montant au plafond, s'accumuleraient jusqu'à ce qu'y surgisse un regard, qui serait celui de Paul. Rêvait Paul.

Quand les femmes se lassaient d'entrer et de sortir ou que lui se lassait de les regarder, il s'efforçait d'étudier. Il aimait l'université mais surtout il aimait être étudiant, cela le grisait, comme cela grisait son père qui était fier de lui ; ce qui ne l'empêchait pas, au fond, de lui en vouloir un peu, rien qu'un peu, dans ces recoins de son cœur que lui-même ignorait ; ignorait activement, énergiquement ; reniait. Préférant s'amputer d'une partie de lui-même que de l'admettre, car c'était un homme bon, fier de sa bonté comme il l'était de son fils, et un homme bon ne jalouse pas son unique enfant. Mais, sur les chantiers, il peut parfois penser à cette université et cracher dans le plâtre, et pisser dans le plâtre, comme on l'a fait depuis toujours et comme on le fait encore aujourd'hui – n'en déplaise à l'hygiénisme ambiant – pour faire liant, pour (cela Paul le savait ; son père non) en modifier le pH, l'acidité, la tenue ; et (cela, son père le savait ; Paul non) laisser un peu de soi dans les demeures d'autrui, dans ces murs que l'on s'éreinte à ériger pour ne jamais y vivre. Pour reprendre le dessus, secrètement, en profondeur, sur l'aisance d'autrui. Car ils étaient d'origine modeste et ne tenaient rien pour acquis, et certainement pas les études supérieures ; ils vivaient, avaient vécu, pensait Paul, comme si rien n'était stable sous leurs pas. Comme sur l'eau ; et cela, il ne le pensait pas à l'époque, il ne s'autoriserait à le penser que plus tard, et grâce à Amélia Dehr.

Il s'efforçait d'étudier mais il avait bien davantage à apprendre que ses cours d'architecture, morcelés en différentes spécialités, époques et approches. Il avait coupé les ponts ou croyait avoir coupé les ponts ou essayait de couper les ponts avec son milieu, auquel il ne pensait pas comme à un milieu mais plutôt comme à un *incident*, plus que cela même, un *accident*. Ses dix-huit premières années de vie lui avaient donné un certain corps, et ce corps avait un certain rapport à l'espace, aux autres, et une intuition lui disait que ce n'était pas le rapport qu'il fallait. Qu'il aurait fallu. À son arrivée, il avait observé. Et imité. D'abord les vêtements, qu'il vola ; puis la coupe de cheveux, et il fallut inventer tout un langage pour être en mesure de la décrire, de la réclamer – ce fut un défi sans pareil, digne des plus grandes explorations, des plus grandes conquêtes. Enfin il s'entraîna, c'était le plus délicat, à parler. Cela l'épuisait. À la cité universitaire certains soirs il était resté dans sa chambre, dans le noir ; à écouter les bruits dans le couloir, et toute cette agitation estudiantine lui donnait le mal de mer ; et si quelqu'un frappait à sa porte, il ne répondait pas, horrifié à l'idée que ce soit une erreur comme à l'idée que ce n'en soit pas une. Il avait craint que ça ne finisse jamais et, sans jamais finir, ça n'avait pour autant duré que deux semaines, trois peut-être, déjà c'était passé. Déjà il était, croyait-il, comme chez lui. Il avait des amis, des amis plus proches que jamais, qu'il aimait sauvagement, pour lesquels, se disait-il parfois, il aurait donné un bras. Pour lesquels il aurait donné un rein, mais parfois il oubliait leurs noms, et parfois il oubliait leurs visages, à trois, quatre heures du matin il se rendait compte qu'il n'y avait dans sa mémoire, à la place de cette personne, de cet ami ou de cette amie, qu'une vague silhouette. Et parfois

il pouvait les confondre avec son propre reflet. Peut-être qu'au fond une partie de lui continuait à vivre dans le noir. Peut-être qu'une partie de lui continuait à ne pas être à sa place. À flotter, dans l'obscurité. Et pire encore : plus inquiétant : à tenir ce flottement, cette obscurité, pour ce qu'on appelle vulgairement – surtout quand on s'adresse à un jeune homme de dix-huit ans, au torse de nageur, aux cils interminables, qui plus est étudiant – *la vraie vie*.

*

Pour un certain type de sensibilité, l'hôtel Elisse aurait pu être à la fois le lieu et l'instrument du crime. On aurait même pu dire que l'hôtel Elisse, c'était le réel ; si l'on admettait que le réel fût, avant tout, une déception. En tout cas les amateurs de littérature et d'intrigue n'y venaient pas. Il s'en égarait parfois un ou deux, d'une autre génération, d'un autre siècle, et Paul voyait à l'œil nu le désarroi et parfois (mais rarement) la mort s'installer dans leur âme, comme eux-mêmes s'installaient pour la nuit dans une chambre aux autres semblable ; et de façon passagère, heureusement. Un lieu qui ne ferait mourir ni par sa beauté ni par sa laideur mais, peut-être, par son indifférence. Pourtant c'était ce qui avait fondé le succès de la chaîne lors de son implantation et c'était précisément encore ce que l'on cherchait ici lorsque *ici* était un choix ; tout le confort moderne, et le secret, la structure de ce confort reposaient sur la neutralité, l'anonymat. Rien ne ressemblait plus à un hôtel Elisse qu'un autre hôtel Elisse et par contiguïté on pouvait s'y croire autre, et mieux que cela : s'y croire personne. Dans ces établissements du milieu on pouvait être soi-même et autre, soi-même et rien.

Les fenêtres étaient carrées parfaitement et ne s'ouvraient pas ; l'air conditionné brassait les microbes, les répartissant de façon impartiale. Mise en commun des moyens de contagion. On y était si peu soi-même qu'on toussait à présent de la toux de l'autre, qui peut-être était déjà parti. Paul s'ennuyait ferme, et au bout d'un certain laps de temps seul, à pivoter doucement sur sa chaise face à des écrans de surveillance vides, face à un hall désert, il était pris d'une torpeur qui ne devait pas être loin de la transe ou de l'hypnose. La fontaine perpétuelle, perpétuellement ruisselante, n'arrangeait rien. Il ne souffrait pas de la solitude, à moins d'appeler *solitude* la somme de certains effets physiques : moins un état qu'un milieu, comme l'altitude ou les profondeurs, et à force il respirait autrement, à un autre rythme. Parfois ses oreilles bourdonnaient. Il attendait que quelque chose arrive et parfois, à force d'isolement, quelque chose finissait par arriver, mais pas de la façon qu'il imaginait.

Durant deux ou trois heures il y avait des allées et venues, la clientèle habituelle de ce type d'établissement, des cadres jeunes et moins jeunes, des individus de passage, hébergés là au nom d'une fonction, d'une mission, encore que certains, aussi étrange que cela puisse sembler, paraissaient y avoir pris goût. Comités d'entreprise, universitaires en colloque. Paul ne s'intéressait pas à eux, eux s'intéressaient encore moins à Paul, même si cela n'excluait pas des échanges courtois, une plaisanterie occasionnelle, dès qu'on tournait le dos les sourires s'effaçaient des visages et les visages, des mémoires. Ensuite, c'était le calme plat, et certains soirs, lorsque personne ne passait durant plusieurs heures, ni dans le hall ni sur les écrans, qu'il faisait pivoter sa chaise du talon, peu, à vingt ou trente degrés,

